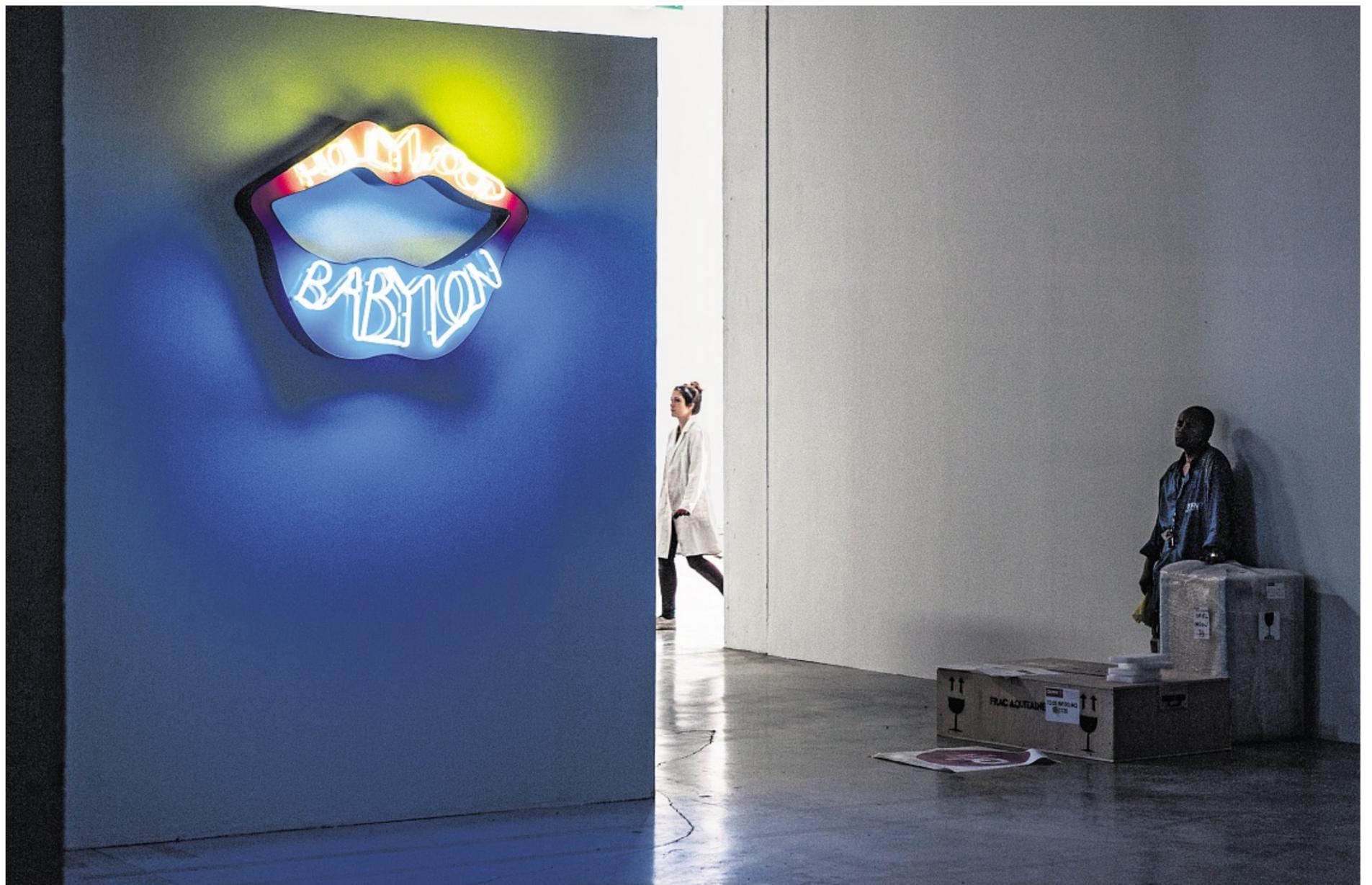


# Nouvelles vagues

► Du 21 juin au 9 septembre 2013  
53 expositions à Paris



Au Palais de Tokyo, le 18 juin, à Paris. NICOLAS KRIEF POUR « LE MONDE »

## Chercheurs d'art

Accompagner les artistes et les soutenir : tel est le travail que mènent dans l'ombre les commissaires d'exposition. A travers « Nouvelles vagues », le Palais de Tokyo et une trentaine de galeries d'art parisiennes leur rendent hommage

**D'**ordinaire, ils sont dans l'ombre, habitués à porter les autres à la lumière. Commissaires d'exposition comme on les appelait jadis, curateurs comme ils préfèrent aujourd'hui se dénommer, ils accompagnent les artistes de leurs premières idées jusqu'à leur vernissage ; ils les soutiennent dans leurs questions, les encouragent face aux affres de la production. Le plus souvent, leur présence reste discrète, en tout cas inconnue du grand public.

Ce qui rend d'autant plus exceptionnelle l'opération intitulée « Nouvelles vagues » : le Palais de Tokyo a décidé d'offrir cet été carte blanche à une vingtaine de jeunes curateurs, qui ont concocté un projet d'exposition spécialement pour l'occasion. Très rapidement, les galeries parisiennes ont emboîté le pas, sous l'impulsion du président de leur comité, Georges-Philippe Vallois : elles sont une trentaine à s'offrir elles aussi aux idées plus ou moins extravagantes de ces zélés serviteurs de l'art.

Une synergie dont se félicite Jean de Loisy, directeur du Palais de Tokyo, à l'origine du projet : « Un des rôles du Palais est d'entraîner les

autres avec lui. Pour que l'art contemporain fonctionne, il faut un biotope, constitué de curateurs, de collectionneurs, d'institutions, de galeries. Nous n'avons aucun intérêt à nous ignorer les uns les autres. Les galeries sont les lieux en France qui organisent le plus d'expositions, elles sont comme nous espace d'expérience et de recherche. Pendant cette saison morte, autant créer un moment qui n'existe pas, où tout le monde est plus généreux que d'habitude. »

### Dialogue entre privé et public

En définitive, l'ensemble devrait composer un excitant horizon de l'exposition comme exercice de style : musée imaginaire dessiné par l'artiste écossais Charles Avery en collaboration avec le critique franco-britannique Tom Morton, à la Galerie Perrotin ; digressions rabelaisiennes sur l'abbaye de Thélème par la coopérative Société réaliste, chez Jérôme Poggi ; raout d'artistes dont le nom commence par la lettre B, chez Anne Barault ; dialogue entre le duo israélien Gil & Moti et la communauté arabe de Barbès, chez Eric Dupont... Les formes sont des plus variées. Parfois, ce sont aussi des artistes, de Mathieu Mercier aux frères Chapuisat, qui jouent le rôle de

curateurs, défi qu'ils relèvent souvent avec brio. On a hâte de découvrir la rencontre de Laurent Grasso avec les fantômes surréalistes de la Galerie 1900-2000.

Plutôt innovant, ce dialogue privé-public permet aux galeries de combler une période traditionnellement creuse et de s'ouvrir à d'autres horizons. Voire de dénicher un nouveau poulain... Car il n'est pas de meilleur filtre que ces jeunes curateurs qui, de biennales en ateliers, passent leur temps à écumer la jeune création. Et à la porter, avec leurs modestes moyens, vers l'attention du public. « Il est essentiel de montrer l'importance des curateurs, ces compagnons des artistes qui sont des "conversateurs" plutôt que des conservateurs, rappelle Jean de Loisy. En face de cette énorme machine du marché de l'art, il s'agit aussi de rappeler que les artistes ne sont pas seulement des producteurs d'objets, mais les compagnons de nos vies. »

Née au Palais de Tokyo il y a plus d'un an, l'idée a rapidement fait bruière le landerneau du milieu de l'art parisien, et la rumeur s'est répandue au-delà des océans. Pas moins de 643 dossiers de curateurs sont arrivés sur le bureau de Jean de Loisy. Avec ses assistants, il en a retenu une centaine,

soumis à un jury de haut vol : constitué d'Hans Ulrich Obrist, prince des curateurs, de Massimiliano Gioni, directeur à succès de la dernière Biennale de Venise, ou encore de Jens Hoffmann, qui dirigera plusieurs biennales et a monté la revue *The Exhibitionist*, sur l'histoire de l'exposition. Voilà donc une vingtaine d'élus à chacun desquels le Palais de Tokyo alloue un espace et un budget de 20 000 euros. A quoi s'ajoute la trentaine de propositions disséminées dans les galeries, selon une sélection qui leur est propre.

Envahissant tout Paris, « Nouvelles vagues » tente aussi d'embarquer le monde : on y croquera par exemple Antonia Alampi, jeune curatrice italienne ayant étudié aux Pays-Bas avant de monter un espace au Caire intitulé « Beyrouth ». Un profil très caractéristique de la génération montante, qui fuit en nomade les chemins tout tracés. Comme le dit Shanay Jhaveri, curateur londonien, un des lauréats du Palais, « il faut espérer que "Nouvelles vagues" ne se contente pas de présenter les dernières modes contemporaines, mais qu'elle nous aide aussi à réorienter notre action en regard de la modernité, de l'histoire, le tout avec un maximum d'imagination ». ■

EMMANUELLE LEQUEUX

# Curateur, le plus jeune métier du monde

Nés il y a moins de cinquante ans, ces organisateurs d'expositions sont devenus un maillon clé de l'art contemporain. Mais ils s'interrogent sur leur statut, souvent précaire



Léa Bismuth, curatrice de l'exposition « Bruissements » à la galerie Isabelle Gounod, le 18 juin, à Paris.

NICOLAS KRIEF POUR « LE MONDE »

C'est sans doute l'un des plus jeunes métiers du monde. Il y a cinquante ans, commissaire d'exposition, cela n'existait quasiment pas. Rassembler des artistes selon le bon plaisir de sa pensée, organiser des expositions comme des points de vue sur le monde ? Très peu l'avaient envisagé, et nul n'en avait fait son métier. Il faut attendre le Suisse Harald Szeemann et les années 1960 pour que s'invente ce rôle. Les Français lui donnèrent un nom triste d'autorité policière, les Anglo-Saxons le titre à peine plus doux de *curator*, qui gagne peu à peu les faveurs. Francisé en curateur, il signifie en latin « celui qui prend soin ».

Chouchouter les artistes, les inciter au meilleur, les fédérer en groupes inattendus, les bousculer : la vocation connaît toujours plus d'appelés. Pourtant, elle n'est pas de tout repos. L'indépendance s'impose souvent aux jeunes curateurs, par obligation et par choix ; le nomadisme leur est nécessaire ; la précarité, un lieu commun. Mais ils forment désormais un maillon indispensable de la chaîne de l'art contemporain. En les mettant sur le devant de la scène, « Nouvelles vagues » rappelle la diversité de leurs parcours et discours, qui participe grandement de la vivacité du milieu.

Se tenir en éveil à l'égard de la jeune création, élaborer des projets d'expositions originales, les mettre en résonance avec un lieu... Curateur, c'est tout cela. « J'ai toujours aimé construire, que ce soit un texte critique ou une pensée dans l'espace : une exposition, c'est un prolongement physique du travail lié au langage », résume Gaël Charbau, sélectionné par le Palais de Tokyo.

Une de ses voisines de Palais, Martha Kirszenbaum, reconnaît elle aussi l'absolue nécessité de « créer une narration spatiale, au-delà de l'approche conceptuelle similaire à l'écriture d'un essai. J'ai travaillé entre des murs en lambeaux en Pologne, dans un palais baroque de Vienne, et j'ai toujours été très influencée par l'architecture du lieu d'accueil ». Pour son projet, qui explore l'influence du cinéaste expérimental Kenneth Anger sur les jeunes artistes, elle a imaginé « une scénographie très obscure, occulte comme l'univers d'Anger, avec deux colonnes, comme des rites initiatiques, un tapis noir plein de symboles... ».

Imaginons dans le domaine du cinéma des créateurs qui seraient à la fois réalisateurs et producteurs, mais aussi scripte, accessoiriste, voire

acteur : le curateur est leur équivalent dans le champ des arts plastiques. Pourquoi multiplier les compétences ? Ils n'ont pas d'autre choix. Rares sont ceux qui décrocheront un CDI dans un centre d'art.

Professeurs, régisseurs, conseillers de collections et, bien sûr, critiques : la génération montante se doit d'avoir mille talents. Et s'interroge sur son statut, actuellement en débat. « On se gargarise de notre indépendance, on s'en dit fiers, mais finalement on est juste le pur produit du néolibéralisme, notre liberté n'est que la flexibilité dont nous sommes les prototypes », ironise Gallien Dejean, un des curateurs élus du Palais. Si les débats sont complexes, le début de solution paraît évident : « Nous devrions simplement avoir le même statut que les critiques, et être payés en droits d'auteur, suggère Martha

**Professeurs, régisseurs, conseillers de collections et, bien sûr, critiques : la génération montante se doit d'avoir mille talents**

Kirszenbaum. Au lieu de quoi, la plupart d'entre nous sont dans des micmacs impossibles, des statuts très précaires. »

Souffrant des paradoxes du métier, le curateur est souvent payé au lance-pierres sans cotiser à aucune caisse, mais parfois traité royalement par quelques grandes marques qui travaillent leur image par le biais de l'art contemporain. Dans tous les cas, l'économie est au cœur de la pratique. Trop, le plus souvent. « Le rôle du curateur se réduit de plus en plus à un rôle de super chargé de projet, regrette Dorothee Dupuis, qui organise une exposition à la galerie Alain Gutharc, à Paris. Il n'est pas rare qu'on lui demande de trouver des financements complémentaires, ce qui demande d'autres compétences et empiète sur le temps consacré à ces recherches "curatoriales" ». Couteau suisse, dit-elle.

Fort de ses nuits passées dans les Leroy-Merlin de la banlieue de Séoul, Gaël Charbau renchérit : « Notre dialogue avec l'artiste va de l'in-

tellektuel aux questions les plus matérielles. Pour être curateur, mieux vaut savoir répondre à ses mails en pleine nuit et dresser un tableau Excel que d'arriver la bouche en cœur avec son savoir en histoire de l'art. »

Ce qui ne l'empêche pas de développer une vision romantique de l'exposition, qui, selon lui, « fonctionne comme un film, sans scénario, mais relève aussi de la psychanalyse et de l'alchimie ». Gaël Charbau l'éprouve au Palais de Tokyo, répondant à une proposition de la maison Hermès de mettre en valeur les réalisations des plasticiens qu'elle a invités en résidence dans ses ateliers. « On me livre le matériau brut, seize récits, à moi d'inventer une scénographie : c'est comme un jeu de go, il s'agit de trouver la conjonction la meilleure. Les fortes contraintes n'ont jamais empêché de se dire auteur. »

Le mot est lâché : depuis qu'Eric Troncy, un des directeurs du Consortium de Dijon, a bouleversé le paysage à la fin des années 1990 en se réclamant « auteur » de ses expositions, chaque commissaire doit se positionner dans le débat. Conviée par la galerie Isabelle Gounod, Léa Bismuth considère sa pratique « comme un geste : sans me dire artiste, j'essaie d'actualiser ma pensée dans une matière, qui est celle des autres. Comme beaucoup de jeunes critiques, je ne peux concevoir mon métier d'écriture sans une mise en scène dans le champ de l'exposition ».

Initiateur d'un lieu à Belleville qui regroupe différentes associations, Gallien Dejean considère, lui, que les temps sont à des réflexions nouvelles : « Après le commissaire-auteur, puis le commissaire-producteur, le commissaire voit aujourd'hui son autorité se dissoudre dans le collectif et le partage du pouvoir. » Parfois jusqu'à son anéantissement, que regrette Dorothee Dupuis quand elle évoque l'impact croissant d'Internet : « Les gens ne se déplacent plus pour voir les projets, ils les découvrent sur le Net. Cela a généralisé des pratiques dites de drag & drop [glisser-déposer] : certains curateurs découvrent une œuvre sur le Web et la font venir sur une exposition. Au détriment du sens ou de la relation à l'artiste. »

Aux antipodes, Vanessa Desclaux, qui investit la galerie Jousse, préfère rappeler l'essentiel : « Dans ce métier, notre subjectivité est mise à mal pour mettre en avant celle des autres. Il s'agit néanmoins de se découvrir soi-même à travers une pratique, dans une constante relation de fascination et de désir pour les artistes. » ■

EMMANUELLE LEQUEUX

« Regards de l'égaré, fragments d'une saison pluvieuse », d'Anne-Lise Broyer.  
COURTESY LA GALERIE PARTICULIÈRE



« Bruissements », par Léa Bismuth  
Galerie Isabelle Gounod

Entre chien et loup, peut-être. Le crépuscule est tombé ici, avec pour sombre horizon un loup étrange, animal façonné de la poussière que Lionel Sabaté a récoltée dans le métro parisien. Un être fait de nos pertes, « dépositaire d'une matière maudite ». La jeune critique d'art Léa Bismuth a composé son exposition « autour de ces choses qui nous frôlent, qui restent dans la discrétion et les recoins, que nous devons regarder de plus près, tous ces petits bruits secrets ». Intitulée « Bruissements », elle réunit neuf jeunes artistes et leurs images « énigmatiques, à la frontière de la lisibilité, primitives », de la *camera oscura* de Juliette Agnel en papiers fax exposés au soleil par Manon Bellet. Désireuse de développer sa pratique de curatrice autour d'« expériences sensibles, immersives », Léa Bismuth invite aussi les « bruissements de la langue » à traverser l'exposition et la prolonger sur Internet, grâce à l'intervention de l'écrivain Arnaud Maisetti, qui vient au quotidien prendre le parti des choses oubliées.

► Du 22 juin au 27 juillet.

Tél. : 01-48-04-04-80.

www.galerie-gounod.com



« Paysage du Pouldu », de Charles Filiger.

QUIMPER, MUSÉE DES BEAUX-ARTS

« Psychonautes », par Arnaud Pierre  
Galerie Malingue

Voilà une proposition qui détonne dans le cadre de cette vaste célébration de la jeune création. La galerie Malingue est un mastodonte, certes, mais dans le domaine de l'art moderne. Elle profite de l'occasion pour bousculer un peu ses habitudes et invite le passionnant critique d'art Arnaud Pierre à dresser des ponts entre les familiers de la galerie, à savoir les peintres de l'École de Pont-Aven, les nabis et les symbolistes (de Paul Sérusier à Emile Bernard en passant par Odilon Redon), et leurs possibles héritiers contemporains : la délicate et esotérique Vidya Gastaldon et Hugues Reip, ici visionnaire en eaux profondes. L'accrochage entend tous les considérer, anciens et nouveaux, comme des « psychonautes », voyageurs de l'esprit prompts à ouvrir les portes de la perception. Tentant de nous porter ainsi « vers d'autres niveaux de conscience », le commissaire le promet : « Le spectacle cosmique est dans votre cerveau, l'œil est l'organe qui en libère la transe. »

► Du 22 juin au 27 juillet. Tél. :

01-42-66-60-33. www.malingue.net.



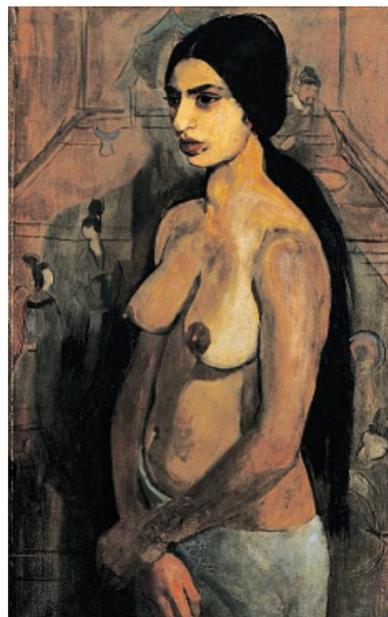
▣ **« Champs Elysées », par Julie Boukobza, Simon Castets et Nicola Trezzi**  
Palais de Tokyo

Un faire-part leur sert de carton d'invitation. Feuille endeuillée d'un liséré noir, elle sied à merveille au propos de cette exposition originale, digne d'un rêve de Tim Burton. Julie Boukobza, Simon Castets et Nicola Trezzi l'ont tout simplement imaginée comme un cimetière. Développée en partenariat avec les services funéraires de la Ville de Paris, la mise en scène de ces trois curateurs vivant à New York convie allégrement une vingtaine d'artistes à filer la métaphore du musée comme lieu d'enterrement, mais aussi à se jouer des rites mortuaires. De stèle en chrysanthèmes, en passant par la magie noire et les rencontres furtives, leurs gothiques « Champs Elysées » rassemblent en danse macabre un tombeau sculpté par le conceptuel drolatique Hans-Peter Feldmann, un obélisque en faux marbre de Valentin Caron, un *Monument momentané* de Lara Favaretto, mais aussi des œuvres d'Auguste Rodin ou de Cindy Sherman. Le tout mis en écho avec une véritable urne écoresponsable... pour chien.



« Madame Blatvatsky », de Goshka Macuga.

COURT. OF KATE MACGARRY



« Self Portrait as Tahitian », d'Amrita Sher-Gil.

COLL. DE NAVINA ET VIVIAN SUNDARAM

▣ **« Companionable Silences », par Shanay Jhaveri**  
Palais de Tokyo

Elles ont été libres, elles sont allées ailleurs, elles ont été oubliées. Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, des femmes artistes ont quitté leur pays natal, l'Inde ou le Brésil, pour participer à Paris à l'aventure de l'art moderne. C'est à ces pionnières négligées que rend hommage Shanay Jhaveri, jeune curateur travaillant entre Londres et Bombay. De l'artiste abstraite libanaise Saloua Raouda Choucair à la Brésilienne Tarsila do Amaral, qui a tropicalisé le cubisme, leur tardive réunion permet enfin d'évoquer la précocité de leur réflexion, « la remarquable conscience qu'elles avaient de leur identité changeante, et leur façon de naviguer au cœur des questions d'assimilation et d'acculturation ». Pour ce jeune doctorant qui aime à opérer « comme un écrivain », elles interrogent aussi l'eurocentrisme, le colonialisme et « la place du primitivisme et de l'orientalisme dans les conversations de la modernité ». La plupart d'entre elles n'ont pas été exposées en France depuis trente ou quarante ans et sont mises ici en écho avec une de leurs comparses contemporaines, la poétesse libanaise Etel Adnan, auteure d'*Au cœur du cœur d'un autre pays*.



« Fogo Morto » de Henrique Oliveira.

COURTESY GALERIE GP&N VALLOIS

▣ **« La distance juste », par Albertine de Galbert**  
Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois

La question du traumatisme est ce qui a guidé Albertine de Galbert dans ses premières recherches, menées lors d'un long voyage en Amérique latine. « Puis j'ai travaillé davantage sur la manière de guérir de cette obscénité, la notion de cicatrisation, de cautérisation. » Ce désir de consolation, elle le met en scène dans l'exposition qu'elle a composée pour la galerie Vallois avec « la tendresse, cette distance juste qui ne l'assimile ni ne l'exclut » comme point commun d'artistes aussi divers que Pilar Albarracín, Martin Kersels ou Henrique Oliveira. En parallèle, la jeune curatrice a proposé une extension du site Web qu'elle a créé à la suite de son voyage initiatique. Baptisé Artesur, il est consacré à la promotion de la scène artistique latine. Elle a convié différents critiques à s'emparer de cette base de données, à choisir quelques-uns des créateurs représentés et à les défendre en un texte. Le tout produit à la fois une exposition en cadavre exquis et une réflexion sur l'écriture collective.

> Du 22 juin au 27 juillet. Tél. : 01-46-34-61-07.  
www.galerie-vallois.com

▣ **« Le Club des sous l'eau », par Gallien Dejean et Fanny Schulmann**  
Palais de Tokyo

En 1934, le cinéaste scientifique Jean Painlevé crée « Le Club des sous l'eau » qui réunit amateurs de plongée et experts en techniques de prises de vues sous-marines. Près de cent ans après, fascinés par ce fou d'hippocampes qui a ébouriffé les surréalistes, Gallien Dejean et Fanny Schulmann s'en inspirent pour constituer un collectif d'artistes et de curateurs destiné à « prendre distance avec la figure autoritaire du commissaire ou le modèle du club pour repenser le processus de l'exposition ». De réunions potaches en recherches actives dans les archives Painlevé, ils finissent par rassembler au Palais de Tokyo scaphandres pionniers, bijoux plongés en aquarium et bien sûr œuvres d'art, en hommage à cet « inventeur des produits dérivés » qui a imaginé joailleries, papiers peints et musique de cristaux liquides inspirés de ses explorations sous-marines, et ce dès les années 1930. Une manière pour eux de joliment digresser autour de cette idée : « L'outil cinéma et l'outil exposition sont nés tous deux de l'ère industrielle, comme deux manières de capturer le règne naturel et le réel qui en même temps étaient détruits et remplacés par la technologie. »



« Avant-bras », de Genet Mayor.

GALERIE SAMY ABRAHAM



« L'Effondré », d'Agnès Geoffroy.

AGNÈS GEOFFROY

▣ **« Anna Barham, Agnès Geoffroy et Nathania Rubin », par Vanessa Desclaux**  
Galerie Jousse Entreprise

Légèrement dubitative quant à la célébration du rôle de commissaire d'exposition que propose « Nouvelles vagues », Vanessa Desclaux a préféré se mettre en retrait pour porter la lumière sur trois créatrices qu'elle affectionne, et dont elle propose presque trois monographies plutôt qu'une exposition collective. « Je ne voulais pas jouer le jeu de l'exposition trop cérébrale, mais faire quelque chose de personnel, avec des artistes qui n'ont pas de galerie. » En commun ? Anna Barham, Agnès Geoffroy et Nathania Rubin partagent, « au-delà du féminin, une véritable violence dans leurs formes de représentation, dans les tensions sexuelles et amoureuses qu'elles évoquent, dans leur relation au pouvoir. Toutes trois dessinent des états de corps comme des états de langage ». Ils prennent la forme de textes, installations et lectures performances chez Anna Barham, de photographies et d'installations chez Agnès Geoffroy, de dessins au graphite chez Nathania Rubin. Un quatuor de voix féminines dont « Nouvelles vagues » est notablement riche : signe de temps nouveaux ?

> Du 22 juin au 31 juillet.  
Tél. : 01-53-82-10-18.  
www.jousse-entreprise.com

▣ **« A History of Inspiration », par Adnan Yildiz**  
Palais de Tokyo

Quel point commun entre une miniature ottomane du XVI<sup>e</sup> siècle et le fond d'écran d'un ordinateur standard ? Tous deux ont le ciel en partage : d'un côté, la sophistication de la recherche astronomique des scientifiques arabes mise en scène dans une enluminure rare, de l'autre, la « Voie lactée » formatée de Microsoft. Autour de ce dialogue céleste, le jeune curateur Adnan Yildiz, qui travaille entre Stuttgart et Istanbul, orchestre une exposition qui se veut être une exploration de l'imaginaire. Entre ces deux images que cinq siècles séparent, le Turc rassemble des artistes qui interrogent les cieux et tentent d'y décrypter l'avenir, faisant dialoguer la jeune scène turque (Erdag Aksel, Cevdet Ereğ, Nilbar Güres ou Ahmet Ögüt) avec des artistes d'envergure internationale, comme Wael Shawky ou Slavs and Tatars. Astrologie, géologie, cosmologie, le ciel comme miroir du monde virtuel.



« PrayWay », de Slav and Tatars.

COURTESY OF PATRICK MCMULLAN

# « Nous sommes des lieux d'expérimentation »

ENTRETIEN | Président du Comité professionnel des galeries d'art, Georges-Philippe Vallois espère donner envie au public de revenir vers ces lieux d'exposition, témoins et acteurs des évolutions du marché

Fondé en 1947 et succédant à l'ancien Syndicat des éditeurs d'art et négociants en tableaux modernes, le Comité professionnel des galeries d'art (CPGA) regroupe environ 400 galeries françaises. Son président, Georges-Philippe Vallois, défend les intérêts de son association, partenaires de l'exposition « Nouvelles vagues » avec le Palais de Tokyo.

## Quelles sont les raisons de votre association avec le Palais de Tokyo ?

Nous avons souhaité faire connaître les réalités de nos métiers auprès de nos dirigeants, mais aussi auprès d'un nouveau public. Il s'agit aussi de contrebalancer l'action de plus en plus visible de nos partenaires et concurrents directs que sont les ventes publiques.

De ce point de vue, il m'a semblé évident, compte tenu des liens de plus en plus manifestes qui existent entre les institutions et les galeries, d'essayer de nouer des partenariats. C'est pourquoi nous nous sommes rapprochés de Jean de Loisy, directeur du Palais de Tokyo, pour envisager un projet commun.

## Qu'apportez-vous au Palais de Tokyo ?

Le caractère inédit, novateur, du projet « Nouvelles vagues » est lié à la variété et à la qualité des expositions proposées par des galeries de tous horizons, une diversité qui va contribuer à en faire la grande richesse, dans une vision moins calibrée que celle de grands événements internationaux tels la Biennale de Venise ou la Foire de Bâle.

Pour cet événement, galeries, marchands de toutes générations et commissaires ont collaboré avec des plasticiens parfois très jeunes ou peu connus, afin d'illustrer l'infini des possibles proposés par notre profession telle qu'elle est réellement, et non pas uniquement par le prisme de quelques artistes qui font les gros titres des médias.

## Quelle forme prend ce partenariat ?

Une programmation commune, chacun agissant dans son espace respectif : 22 expositions sont donc présentées au Palais et 31 en galeries, après que chacune d'entre elles a soumis un projet imaginé par un commissaire âgé de moins de 40 ans en suivant les règles édictées d'un commun accord par le Palais de Tokyo et le comité, à un jury de professionnels du milieu... 53 expositions seront donc présentées dans tout Paris. Les vernissages ont été syn-



Georges-Philippe Vallois au Palais de Tokyo, le 18 juin, à Paris.

NICOLAS KRIEF POUR « LE MONDE »

chronisés, le 20 juin pour le Palais, le 22 pour les galeries. Un catalogue commun présentera l'intégralité des expositions autour de la question du commissariat d'exposition, de son rôle, de sa capacité d'enrichir la scène artistique.

## Cette relation public-privé est-elle fréquente ?

Dans les années 1980, un conservateur de musée français pouvait être gêné d'être vu dans une galerie. Les mentalités ont évolué et des personnalités comme Jean de Loisy savent prendre en compte les interactions qui de toute façon existent et se développent. Pour autant, il ne s'agit pas d'une opération financière. Le Comité professionnel des galeries d'art n'a payé que l'augmentation de pagination [120 pages supplémentaires] que cause notre présence au catalogue.

## Les curateurs ont-ils été libres de leurs choix ?

Oui. Dans certains cas, aucun des artistes de la galerie qui les accueille n'a été choisi. Mais mes confrères ont joué le jeu, ils ont réellement

tenté l'expérience et ne sont pas rentrés dans une simple logique de commerce, parce qu'on demandait aux curateurs de faire une proposition résolument différente et neuve. Cette expérience nous propose de remettre en cause notre propre savoir, de permettre des associations auxquelles nous n'aurions pas pensé, de donner un contexte différent à des œuvres que le marché croit connaître. Ce n'est pas une démission de notre part, c'est l'acceptation qu'un regard différent peut exister au sein même de nos espaces et se poser sur les artistes que nous représentons.

## Quel est votre intérêt dans ce projet ?

Créer une réflexion sur le rôle des galeries, leur place sur le marché et hors du marché. La galerie est un espace de discussion et de dialogue qui permet de prendre son temps, de regarder une œuvre, de découvrir des choses que l'on ne connaît pas. Elles demeurent l'un des rares lieux culturels dont l'accès est libre et gratuit. Or, il y a une désaffection du public que je déplore, pas seulement pour les affaires, mais parce qu'elle est préjudiciable au débat et au

regard sur l'art. En dehors des foires, il devient difficile de faire venir ne serait-ce qu'un critique d'art dans la galerie, tant ils sont sollicités. Je ne me fais pas d'illusions, je ne pense pas que, d'un seul coup, grâce à cette manifestation, on va faire revenir dans les galeries le gotha des collectionneurs mondiaux. Mais ce qui m'apparaît extrêmement important, c'est de faire savoir ce que nous faisons.

## C'est-à-dire ?

Nous produisons et diffusons les artistes à leurs débuts, et sans que cela induise une rentabilité immédiate. Evidemment, nous sommes des entreprises comme les autres. Pour autant, notre travail consiste à montrer de l'art, à mettre en avant un artiste. Et on achète aussi le goût d'un marchand. Une provenance, cela peut devenir une vraie plus-value, un label. Les galeries ont toujours été des lieux prescripteurs, des lieux de passion et d'expérimentation... Et « Nouvelles vagues » en sera une belle preuve. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
HARRY BELLET

## LE PROGRAMME

### AU PALAIS DE TOKYO

« La Méthode Jacobson »  
et « Henrique Oliveira, Baitogogo »  
Curateur : Marc Bembekoff.

« The Black Moon »  
Curatrice : Sinziana Ravini.

« Concert Hall »  
Curateur : Jean Barberis.

« Le Principe Galápagos »  
Curateurs : Maxime Bondu, Gaël Grivet, Bénédicte Le Pimpec et Emile Ouroumov.

« Martí Anson, Catalan Pavilion. Anonymous Architect »  
Curatrice : Marie Griffay.

« Memorial Park »  
Curatrice : Haeju Kim.

« ADA »  
Curateurs : Ken Farmer et Conrad Shawcross.

« This House »  
Curateurs : Anthea Buys et Mikhael Subotzky.

« The Floating Admiral »  
Curateurs : Ana Mendoza Aldana et Cartel de Kunst.

« Le Club des sous l'eau »  
Curateurs : Gallien Déjean et Fanny Schulmann.

« The Real Thing ? »  
Curateurs : Antonia Alampi et Jason Waite.

« Un escalier d'eau »  
Curatrice : Natalia Valencia.

« Antigrizioso »  
Curateur : Luca Lo Pinto.

« Artesur, Collective Fictions »  
Curateurs : Albertine de Galbert, Isabelle Le Normand, Andrew Berardini, Jesse McKee et Anca Rujoiu.

« Champs Elysées »  
Curateurs : Julie Boukobza, Simon Castets et Nicola Trezzi.

« File not Found »  
Curateurs : The Black Ninja Faction.

« Companionable Silences »  
Curateur : Shanay Jhaveri.

« La Fin de la nuit (1<sup>re</sup> partie) »  
Curatrice : Martha Kirszenbaum.

« A History of Inspiration »  
Curateur : Adnan Yildiz.

« Condensation »  
Curateur : Gaël Charbau.

### DANS PARIS

« Bloody Mary »  
Curateur : Jonathan Chauveau.  
Galerie Torri, 7, rue Saint-Claude, Paris 3<sup>e</sup>.

« Art of Living (i.e. Good-bye, Blue Monday) »  
Curateurs : Luca Francesconi, Frédérique et Philippe Valentin.  
Galerie Chez Valentin, 9, rue Saint-Gilles, Paris 3<sup>e</sup>.

« Medusa Caravage Salon »  
Curateur : Massimiliano Baldassarri.  
Galerie Dominique Fiat, 16, rue des Coutures-Saint-Gervais, Paris 3<sup>e</sup>.

« Hyperliens : le QR code comme média vers l'œuvre »  
Curatrice : Sophie Zante.  
Galerie Véronique Smaghe, 10, rue de Saintonge, Paris 3<sup>e</sup>.

« Alice De Mont : Retrospectif »  
Curatrice : Florence Ostende.  
Galerie Dohyang Lee, 75, rue Quincampoix, Paris 3<sup>e</sup>.

« La Retenue »  
Curateur : Damien Airault.  
Semiose Galerie, 54, rue Chapon, Paris 3<sup>e</sup>.

« Terres - Copenhagen Ceramics Invites »  
Curateur : Margaux Brugvin.  
Galerie Maria Lund, 48, rue de Turenne, Paris 3<sup>e</sup>.

« Degrees of Separation »  
Curateur : Rod Barton.  
Galerie Jeanroch Dard, 13, rue des Arquebusiers, Paris 3<sup>e</sup>.

« Bruissements »  
Curatrice : Léa Bismuth.  
Galerie Isabelle Gounod, 13, rue Chapon, Paris 3<sup>e</sup>.

« Sanctum Sanctorum »  
Curateurs : les Frères Chapuisat.  
JGM Galerie, 79, rue du Temple, Paris 3<sup>e</sup>.

« Mark Jenkins, The Studio »  
Curateur : Stéphane Chatry.  
Galerie Patricia Dorfmann, 61, rue de la Verrerie, Paris 4<sup>e</sup>.

« Forming the Loss in Darkness »  
Curateur : Jo-ey Tang.  
Galerie Praz-Delavallade, 5, rue des Haudriettes, Paris 3<sup>e</sup>.

« Arrhythmia (A Tale of Many Squares) »  
Curateur : Paul Galvez.  
Galerie Nathalie Obadia, 3, rue du Cloître-Saint-Merri, Paris 4<sup>e</sup>.

« Anna Barham, Agnès Geoffray, Nathania Rubin »  
Curatrice : Vanessa Desclaux.  
Galerie Jousse Entreprise, 6, rue Saint-Claude, Paris 3<sup>e</sup>.

« Société réaliste - Thelema of Nations »  
Curateur : Matteo Lucchetti.  
Galerie Jérôme Poggi, 115-117, rue La Fayette, Paris 10<sup>e</sup>.

« Indices de réfraction »  
Curateurs : Les Commissaires Anonymes.  
Galerie Eva Meyer, 11, rue Michel-le-Comte, Paris 3<sup>e</sup>.

« Dépaysement systématique »  
Curatrice : Marion Daniel.  
Galerie Jean Fournier, 22, rue du Bac, Paris 7<sup>e</sup>.

« Interior 301 »  
Curatrice : Dorothee Dupuis.  
Galerie Alain Gutharc, 7, rue Saint-Claude, Paris 3<sup>e</sup>.

« Historico-vagabond »  
Curateurs : Marie Frampier et Javier Villa.  
Galerie Alberta Pane, 14, rue Saint-Claude, Paris 3<sup>e</sup>.

« La Distance juste »  
Curatrice : Albertine de Galbert.  
Galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, 36, rue de Seine, Paris 6<sup>e</sup>.

« L'Image pensée »  
Curateur : Donatien Grau.  
Galerie Kamel Mennour, 47, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>.

« Available for You »  
Curatrice : Nina Kirsch.  
Galerie Eric Dupont, 138, rue du Temple, Paris 3<sup>e</sup>.

« Push Pins in Elastic Space »  
Curateur : Gabriel Kuri.  
Galerie Nelson Freeman, 59, rue Quincampoix, Paris 4<sup>e</sup>.

« Gerald Petit - L'entremise »  
Curateur : Judicaël Lavrador.

Fondation d'entreprise Ricard, 12, rue Boissy-d'Anglas, Paris 8<sup>e</sup>.

« ∞ > ∞ »  
Curateur : Mathieu Mercier.  
Galerie Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts, Paris 6<sup>e</sup>.

« Looking for Video »  
Curatrices : Valentine Meyer et Marion Papillon.  
Galerie Claudine Papillon, 13, rue Chapon, Paris 3<sup>e</sup>.

« Sur la mauvaise pente »  
Curatrice : Nabila Mokrani.  
Galerie De Roussan, 10, rue Jouye-Rouve, Paris 20<sup>e</sup>.

« It Means It Means! »  
Curateur : Tom Morton.  
Galerie Perrotin, 76, rue de Turenne, Paris 3<sup>e</sup>.

« Psychonautes »  
Curateur : Arnauld Pierre.  
Galerie Malingue, 26, avenue Matignon, Paris 8<sup>e</sup>.

« Résonances - Peinture, Performance, Photo »  
Curateur : Alexandre Vial.  
Galerie Chauvy, 18, rue de la Grange-Batelière, Paris 9<sup>e</sup>.

« Destiny : the B's »  
Curatrice : Isabelle Le Normand.  
Galerie Anne Barrault, 22, rue Saint-Claude, Paris 3<sup>e</sup>.

« Purkinje Effect »  
Curateur : Laurent Grasso.  
Galerie 1900-2000, 8, rue Bonaparte, Paris 6<sup>e</sup>.